

Jeanne HUMBERT

LES PROBLEMES DU COUPLE

Amour - Culture de soi - Education sexuelle
Situation actuelle angoissante - Explosion
démographique, cause de misère et de guerre.

Jeanne HUMBERT

Jeune fille, puis jeune femme, en épousant Eugène Humbert, Jeanne a évolué dans un milieu composé de docteurs, d'écrivains, d'artistes, anarchistes pour la plupart, dont le sujet principal de la lutte était la contraception.

Sous l'impulsion de ce groupe, le mouvement néomalthusien prit un essor particulier. Les causeries, les conférences se multiplièrent. Furent créées en 1894-1908 "Régénération", puis en 1908-1914 "Génération consciente" et enfin de 1931 à 1949 "La Grande Réforme".

En 1920 les lois scélérates sont votées et Jeanne Humbert n'échappe pas à la répression. Elle connaît le régime des prisons de Saint-Lazare et de Fresnes. Libérée, elle reprend sa propagande et fait des conférences à travers toute la France.

Elle publie un certain nombre d'ouvrages et de brochures, qui tous et toutes eurent beaucoup de succès.

A quatre-vingt douze ans, toujours aussi lucide, elle collabore au "Réfractaire" et à "La Rue", comme critique littéraire. Si sa santé ne lui permet plus de faire des conférences, elle continue à informer et fait revivre sous sa plume, avec quel talent, d'anciens militants qui, sans elle, resteraient inconnus de la jeunesse actuelle.

C'est grâce à la lutte menée par la pionnière Jeanne Humbert que des jeunes femmes, aujourd'hui, qu'elles soient du Planning Familial ou du MLAC, peuvent traiter ouvertement de la question de la contraception et défiler dans les rues.

May Picqueray

Il peut paraître étrange qu'à notre époque de prétendu progrès social, sinon humain, et malgré l'évolution des mœurs, un raz-de-marée érotico-délirant, une licence jusque-là inconnue entre les sexes, il soit encore nécessaire de définir plus nettement certains phénomènes primordiaux attachés à la vie de chacun. C'est donc, qu'en dépit des apparences, il demeure au fond des esprits en général, des obscurités tenaces héritées de longue date, et qui resurgissent du passé. Cela tient, je crois, à un persistant restant d'atavisme judéo-chrétien dont, même ceux qui se disent affranchis, semblent parfois encore englués, et qui pèse toujours sur tout ce qui touche à l'amour, à l'acte physique surtout, et l'entoure d'une sorte de halo d'impureté. "Il est plus difficile de désagréger un préjugé qu'un atome" a dit fort justement Einstein.

Remorqué à sa sortie des grôtttes par les seules religions, l'homme, d'après le docteur Pierre Simon, ne distinguait pas le divin du naturel. Science, philosophie et religion inextricablement mêlées, ne lui permirent qu'une acquisition lente de la connaissance des phénomènes de la nature. D'ailleurs, ceux qui ont quelque lecture sur le sujet, et qui ont eu l'avantage de connaître des études comme celle, par exemple, très instructive de l'écrivain anglais Rattray-Taylor : "Une interprétation sexuelle de l'Histoire", ont pu se

rendre compte du rôle prépondérant de l'Eglise, de l'Eglise médiévale surtout, de ses codes, de ses principes rigoureux eu égard à la chose sexuelle, et des persécutions, des pénitences, des châtements, des tortures que ses tribunaux spéciaux infligeaient aux malheureux contrevenants. De tout cela, beaucoup d'interdits perdurent et sont maintenus rigide-ment, bien que des poussées contestataires, pour employer un terme à la mode, se manifestent périodiquement, au sein même de certaines institutions religieuses.

Il y a certes beaucoup à dire sur ce sujet sans arriver jamais à l'épuiser. Je tâcherai seulement à sortir des sentiers ordinairement battus.

L'amour est, sans conteste, une des plus grandes, des plus impérieuses préoccupations humaines. On peut dire que tout tourne autour, tout s'y rapporte et ceci, tout au cours de la vie. Tant en littérature, qu'en poésie pure, en peinture, en sculpture, en musique, au théâtre, partout enfin, les artistes, les poètes, les écrivains s'en sont inspirés, l'ont décrit, chanté, magnifié, divinisé et quelquefois maudit. Et l'on n'a pas fini d'en débattre.

Un grand nombre d'auteurs se sont penchés et continuent de le faire, sur ce sujet, et en ont laissé des pages précises, hardies, de grande sensibilité et de vérité parfois amère. "C'est dans les livres que j'ai découvert l'univers" écrit J.P. Sartre dans «Les Mots». Il est vrai que les livres

choisis avec discernement, non dans les bas-fonds de la littérature, renferment dans leurs pages de précieuses évocations, dont il est bon et même profitable de s'imprégner. Ces fenêtres ouvertes sur des sentiments inexplorés ou restés confus dans l'esprit, ravissent cette soif de connaître et enrichissent tous les êtres dont la curiosité reste sans cesse insatisfaite. Et il est regrettable que le goût de la lecture déserte tant de nos jeunes, et de moins jeunes aussi, trop pris par d'autres divertissements souvent hélas, bien inférieurs.

L'amour, puisque c'est ainsi que l'on désigne les divers symptômes émotionnels et sexuels, a de multiples facettes; il peut être uniquement physique, sentimental, romantique, cérébral, platonique, rarement tout cela à la fois. Il y a même ces voluptés de l'âme, cette manifestation d'un amour morose, sensuellement intellectuel, teinté d'un masochisme plus ou moins poussé, tel que l'éprouvait, par exemple, Alfred de Vigny pour la comédienne Marie Dorval, et que nous a restitué avec réalisme et talent Han Ryner dans son ouvrage "Amant ou Tyran".

Il est de toute évidence que le désir de rapprochement entre l'homme et la femme est d'abord sous la dépendance directe de l'attrait charnel. Alfred Fabre-Luce dans son livre "L'Homme-Journal" écrit ceci : "Le coït n'est qu'un stupide réflexe de l'espèce s'il ne s'accompagne d'aucun amour véritable, aucune découverte de l'intelligence ou de la sensibilité". Sans partager en entier l'opinion de cet auteur, il faut

convenir que, aussi épris que l'on soit, on ne peut faire l'amour vingt-quatre heures sur vingt quatre, qu'il y a par conséquent des vides à combler entre les transports amoureux, lesquels d'ailleurs s'atténuent, on le sait, avec l'excès même et la redoutable habitude.

Paul Robin, à, qui il faut sans cesse revenir , disait : «L'amour est un art que quelques-uns devinent, mais que presque tous doivent apprendre». Il entendait par là que cet accès au bonheur, dans sa plénitude, dans son harmonie la plus accomplie, celui qui allie à la fois les sens, les sentiments affectifs, la compréhension de l'un et de l'autre, n'est pas aussi facile à atteindre qu'il y paraît à première vue car, cette harmonie si délicate à réaliser, est aussi très facile à détruire.

En effet, dès l'abord, ni l'un ni l'autre des partenaires ne se connaît et ne s'évalue selon la vérité de son propre état naturel; et l'on peut ainsi perdre, gaspiller et définitivement gâcher ce qui aurait dû créer et protéger cette harmonie sexuelle et sentimentale tant souhaitée et, dans le général, si peu obtenue.

Dans cette course au bonheur, où nous voyons trébucher tant de couples, il y a certes pas mal d'obstacles à surmonter. Or, à la base de toute conquête, de toute évolution, de quelque ordre que ce soit, il y faut une préparation, une

nécessaire connaissance et, quand il s'agit d'une union que l'on désire édifier d'une manière durable et bien ajustée, une éducation ne peut être seulement sexuelle mais totale de l'être humain.

De quoi s'agit-il donc ? Eh bien, d'abord, pour l'homme comme pour la femme, de bien se connaître soi-même pour se modifier, s'améliorer, prendre conscience de sa valeur intérieure, sans complaisance mais sans humilité; avoir le respect de soi, affermir sa personnalité, sa stature; se placer hors du troupeau, du tout-venant, fortifier sa volonté, prendre en toutes circonstances une position nette et digne. Ne pas se plier aveuglément, par paresse d'esprit et sans analyse aux usages de la routine ordinairement admis et suivis, qui conditionnent, sclérosent la pensée et médiocrisent les sentiments, et qui enferment tout être dans une sorte d'œuf dont il lui paraît impossible de briser la coquille. Se créer aussi un idéal, élever son jugement, cultiver ses connaissances, contrôler ses réactions impulsives, freiner ses instincts agressifs ou brutaux. Rejeter ce penchant «propriétaire» de jalousie possessive, si profondément enraciné chez beaucoup. Enfin, essayer de parfaire ce que l'hérédité, le terrain familial et le milieu social ont mis en chacun, de bon et lutter contre ce qu'ils ont déposé de nocif pour soi et pour autrui. Apprendre, en deux mots, ce que A. Camus appelait «le métier d'homme».

Cette recreation en quelque sorte, ne peut être qu'une victoire de l'individu sur lui même, une victoire quelquefois âprement remportée; on est toujours un peu l'artisan de sa réussite ou de son échec et, tout être intelligent et sensible doit s'efforcer au mieux et en dehors de toute influence astreignante, de s'élever en humanité sans capituler devant les statuts conventionnels en cours dans notre société malade.

Je sais bien que cette culture de soi indépendamment du milieu ambiant est ardue, qu'il y faut une constante vigilance, une ténacité sans faille et aller souvent à contre-courant pour échapper aux habitudes contractées dès l'enfance, aux traditions opprimantes et contraires à tout épanouissement vital. Mais c'est un effort payant et libérateur. Il aidera puissamment ceux qui le tenteront à ne pas sombrer dans des aventures douteuses, qui ne sont que la contrefaçon de l'amour et de l'amitié, à glisser sur des pentes vulgaires, désespérantes; à céder à des tentations fâcheuses, drogue et autres perversions, à éviter des concessions humiliantes et regrettables, à atteindre enfin à un idéalisme réaliste et vivifiant.

Tout ceci est naturellement valable pour l'un et l'autre sexe, bien que nous sachions que l'homme et la femme sont deux êtres distincts et même souvent opposés. D'ordinaire, en effet, on ne prend guère la peine de regarder avec assez d'attention, non seulement pour voir la personne à qui l'on

porte intérêt, mais aussi pour apercevoir la figure exacte de son état humain défini dans le sexe qui est le sien. Il nous est assez difficile de nous abstraire suffisamment de notre point de vue sexuel particulier, pour raisonner impartialement à l'égard d'une personne de sexe contraire. De là, au départ, une absence de compréhension et de générosité mutuelle qui fait qu'entre l'homme et la femme, ce que l'on a appelé «la guerre des sexes» ou bien «la jungle sexuelle», ces luttes déguisées qui les séparent, et qui n'ont cessé de troubler leur association en les opposant constamment derrière une apparente communion. Ils vivent ainsi, à côté l'un de l'autre, dans l'atmosphère du mystère le plus complet quant à leur identité réciproque. Ni l'un, ni l'autre ne se connaît vraiment et ne s'apprécie selon la vérité de son propre caractère biologique.

Les laudateurs de la femme qui se drapent dans des formules sirupeuses, les démagogues surtout, cette race néfaste de flagorneurs plus ou moins convaincus ou désintéressés, emploient avec usure et ignorance des mots qui dénaturent la vérité qui les déserte : mots sonores, mots-tabous, mots-clés, mots-chocs, ces “mots-maîtres” disait Mussolini qui en connaissait bien la magie, sans que ceux-ci soient, pour autant, exacts et représentatifs de la chose visée.

Nous en avons des tas, nous Français, et parmi eux, ceux qui figurent au fronton de tous nos monuments publics, de la mairie à la prison, mots fort beaux, s'ils étaient vrais :

liberté, égalité, fraternité. Or, la liberté, où se cache-t-elle ? L'égalité, où la trouve-t-on ? Quant à la fraternité... nous savons combien en vaut l'aune. Je me garde, pour ma part, de charger mon vocabulaire de ces mots dévalués, qui ont perdu leur rigoureuse signification, mais qui abondent sans retenue dans les discours redondants, et qui flattent délicieusement les oreilles complaisantes et complices des béats qui les écoutent.

Si donc l'égalité est un terme impropre dans le général, comment pourrait-il s'appliquer et qualifier deux êtres aussi différents qu'un homme et une femme. Ils n'ont ni la même morphologie, ni le même psychisme, ni les mêmes réactions nerveuses et sensorielles; ce qui n'enlève à l'un, comme à l'autre, aucune de leurs facultés naturelles, de leurs particularités, de leurs qualités respectives, pas plus qu'il ne peut s'agir d'une hiérarchique tendance de supériorité ou d'infériorité en ce qui les concerne, contrairement au vieil impératif, codifié par Napoléon, qui, malgré la prétendue égalité des sexes, accorde à l'homme une supériorité et un pouvoir de domination légalement spécifiés.

Sur le plan social comme sur le plan humain, ils sont quant à moi, absolument *équivalents*, ce qui, je crois, les situe plus justement que cette désignation facile et tant galvaudée d'égalité qui, pas plus là qu'ailleurs, ne répond à sa définition formelle.

Je vois donc ces deux facteurs d'humanité allant de pair, chacun gardant son intégrité essentielle. Et, il nous est possible d'imaginer que ces deux êtres, malgré leurs dissemblances, leurs singularités, leurs fonctions matérielles et physiologiques bien définies, leurs qualités et leurs faiblesses, peuvent s'entendre, s'unir, se compléter, s'aider et s'aimer. En dehors de l'attrait physique qui d'abord les rapproche, en dépit de leurs divergences de goûts, d'idées ou l'antagonisme de leur formation première, il leur reste de trouver un terrain d'entente, une voie de communication non illusoire pour, dans cette période d'adaptation initiale arriver à conclure un accord, enfin, à former ce que j'appellerai "le couple", non le couple parfait, gardons-nous des termes absolus, la perfection en toute chose étant rarement atteinte.

Peut-être serait-il bon ici de convenir de certaines évidences. De par son essence même, la femme est conservatrice; elle a un grand souci de sa sécurité, un besoin de soutien, une protection pas toujours assurée, mais en tout cas, supposée et désirée qui parfois peut la pousser vers le mariage, sans grande réflexion. Plus que l'homme elle est attachée au foyer, aux enfants, dont elle est la naturelle gardienne. Elle est positive et pratique. Son don de soi est total; elle a de grandes réserves de tendresse et de dévouement ce qui se double souvent d'un penchant à l'exclusivisme possessif. Elle détient une grande fluidité d'esprit, un sens subtil plus aigu que l'homme; de même son potentiel moral et

même physique, malgré son apparente fragilité, est bien supérieur. Elle assimile le malheur, lui oppose son endurance, ne se laisse pas fléchir facilement par les mauvais coups du sort, où l'on voit plus souvent l'homme sombrer.

Mais, à quelques rares exceptions près, les aventures périlleuses, hardies, non plus que les grandes aptitudes à l'abstraction et au démon de la recherche, en perpétuel mouvement dans les cervelles masculines, pas plus que les travaux de force, ne sont son fait.

Bien que de nos jours, beaucoup d'entre elles, et de plus en plus sans doute, dans l'avenir, par nécessité vitale participent davantage qu'autrefois à la vie active générale et sont promues à des postes importants dans l'industrie, la science, l'enseignement, les arts, les professions libérales, elles n'atteignent qu'exceptionnellement au sommet des conceptions, à l'ampleur, à l'originalité de la pensée, tout ce qui est, en fait, la marque même de la virilité. Le génie n'est pas féminin et il ne faut pas le confondre avec l'ingéniosité. Par exemple dans les Lettres, la Musique ou autres formes de l'art, elles n'ont pas le souffle, la puissance des grands. Leurs œuvres ne manquent ni de grâce, ni de valeur, ni de beauté, mais elles restent dans le ton mineur. Par contre, elles prouvent qu'elles peuvent être d'excellentes interprètes, d'intelligentes et précieuses collaboratrices mettant leur minutie, leur goût de l'ordre, leur efficacité au service

de leurs partenaires masculins dont les vastes projets sont quelquefois seulement ébauchés, divers, abondants ou désordonnés.

Et, par ailleurs, depuis le comportement cérébral à la sexualité complexe, l'homme diffère encore de la femme par son prodigieux pouvoir créatif, sa logique froide, ses idées générales analytiques, objectives, sa prévision à longue portée, son besoin de conquêtes de toute sorte, son appétit inné du risque. Et, en amour aussi, il n'axe pas toutes ses actions sur ses sentiments affectifs, aussi ardents soient-ils; il s'en évade plus aisément que la femme. Après l'acte, alors que sa compagne satisfaite reste languissamment engourdie dans une sorte d'aura persistante, l'homme apaisé est tout aussitôt détourné vers une activité extra-sexuelle; ce qui, pour la femme, est un perpétuel étonnement chargé d'un peu de déception, dans sa méconnaissance du caractère physiologique masculin.

Et, il y a encore concernant la femme, cet handicap sérieux qu'est la maternité, qui la maintient durant des mois dans un état physique et psychologique délicat. En effet, quand elle est fécondée par le germe vital détenu par le mâle, et qu'elle s'apprête à transmettre la vie, commence pour elle le bouleversement de l'équilibre endocrinien qui s'empare de toutes ses glandes et c'est le travail le plus extraordinaire, en même temps que le plus éprouvant et non sans danger, qui impartit à la future mère.

On a prôné, en style plus ou moins ampoulé comme d'ordinaire, que la maternité était le champ de bataille de la femme. Je dirai, plus simplement, que c'est pour elle la rançon du plaisir, un plaisir, hélas, pas toujours éprouvé, ou imparfaitement ressenti. Bien des hommes, en effet, coutumiers de ce que l'on a appelé "l'acte bref", soit qu'ils se révèlent malhabiles au déduit, ou particulièrement égoïstes, ou bien qu'ils soient affligés d'un état maladif d'hypernervosisme, trop pressés d'aboutir à l'ultime petite convulsion, ne se soucient guère de savoir si la compagne de leurs ébats est à l'unisson. Il faut entendre les confidences des femmes à ce propos !

Il y a tant de phénomènes physiques ou émotionnels qui interviennent dans les rapprochements intimes, chacun ayant son concept personnel en l'occurrence, qu'il reste de se rendre compte à l'usage, si je puis ainsi m'exprimer, si celui-ci est bon, médiocre ou franchement mauvais; et il est bien, alors, d'exercer son imagination et son adresse, ou bien soigner ses déficiences par une psychothérapie appropriée. C'est sans doute tout un art à cultiver si l'on veut parvenir à un accord dans la satisfaction complète dont aucun des partenaires ne doit se sentir frustré.

Puis, dans l'exercice délicat, bienfaisant et normal des rapports sexuels, il est sage de garder un équilibre, éviter les excès nocifs, flétrisseurs très vite des premiers enchantements. On est rapidement gorgé des meilleures choses,

absorbées goulûment, tandis qu'une dégustation savoureusement dosée flatte longtemps le palais... A cette concordance des sens, il faut réussir aussi l'affinité dans les autres relations entre celui ou celle avec qui on a choisi de vivre. Les goûts, les aspirations, les idées ne doivent pas être trop opposés si l'on veut échapper aux graves sujets de discorde. Il y faut, bien sûr, beaucoup de tact, d'intelligents échanges pour éviter les frictions, les heurts plus ou moins rudes; surtout proscrire de son vocabulaire, les mots malsonnants qui blessent sans convaincre, les reproches amers, les mensonges mesquins, enfin tout ce qui est susceptible de transformer un bonheur infiniment ombrageux en une atmosphère chagrine et troublée, qui risque de pousser au naufrage la belle aventure, ou faire de deux êtres des enchaînés de l'indifférence, avec des corps soudés mais des âmes lointaines, comme nous en avons de si fréquents exemples sous les yeux.

Il est souhaitable aussi de laisser une certaine latitude entre soi, ne pas faire du nid une cage trop étroite; s'accorder réciproquement et en toute confiance, une aisance de faits et gestes suffisante, aérer en quelque sorte la cohabitation si l'on ne veut pas tomber dans une monotonie à la fin accablante et par trop quotidienne.

Aux écueils intérieurs pour le couple, viennent se greffer les difficultés extérieures.

Dans cet univers technologique, notre espèce vit des temps impitoyables. La société dite de consommation, dans sa gigantesque gestation, a surpris et bouleversé les habitudes de nos contemporains. L'excèsif surmenage imposé à tous par les nécessités vitales chaque jour plus exigeantes, l'insécurité, la peur (ce mal du siècle), l'appréhension constante d'un cataclysme exterminateur, le bruit infernal, cause de lésions irréversibles aux cellules nerveuses du cerveau, les pollutions atmosphériques et autres, menacent, empoisonnent et délabrent la santé, atteignent le moral et traumatisent l'organisme tout entier, créant un état latent d'irritabilité et prédisposent davantage à la confusion et à la violence, qu'à la douceur et au raisonnement. On peut dire que les humains sont, de nos jours, quotidiennement sous la menace du progrès qui tue, ce progrès transformé en instrument de terreur, bien plus qu'il ne paraît servir l'homme.

C'est, partout, le mépris de l'individu, condamné à l'anonymat obligatoire, un numéro perdu dans la masse grouillante des populations proliférantes à l'excès, et soumis aux impératifs abusifs des structuralistes, ces nouveaux princes de la technocratie (ce monstre glacé de nos temps inhumains). Or, le progrès qui se détourne en partie des besoins réels de l'homme en le rendant esclave de ce qui, normalement, devrait contribuer à le soulager, n'est pas forcément synonyme de civilisation. Mais les mandarins qui sont aux commandes de cette expansion économique, scien-

tifique et politique, à la tête des grands trusts et de la finance internationale, sont bien plus préoccupés de leurs intérêts que du sort des populations qu'ils tiennent dans leurs rets.

Il est bien évident que l'on ne peut s'abstraire complètement de cette ambiance mécanique, qui mécanise les corps et les esprits eux-mêmes et soumet les êtres à des conditions de vie dangereusement artificielles. On ne peut rester en dehors, à l'écart de l'actualité. Un échange incessant s'établit, quoi qu'on veuille, entre le passé tout récent et l'aventure quotidienne. Tous les problèmes sont remis, à chaque instant, en question, et ce n'est pas en plein chaos d'idées que l'on peut trouver des solutions idéales et magiques. Raymond Duncan me disait un jour, il y a longtemps de cela, "il faut tout raser !" Il est bien vrai que l'on ne fait pas du neuf sur un vieil édifice en plein écroulement.

Mais je ne crois pas qu'un bilan uniquement technique et scientifique suffise à fournir un humanisme renouvelé et parfait, car les besoins humains ne sont pas seulement matériels et le confort domestique, pas plus que l'ordinateur, le fonctionnel, l'informatique, l'électronique, ni ces blocs de béton affligeants de laideur où l'on parque, plus qu'on ne loge, hommes, femmes et enfants - de la petite espèce, comme disait Napoléon de ses soldats, - n'ont procuré au monde la paix de l'esprit et du cœur. Loin de là. La joie de

vivre, la bonne, la saine gaieté de Rabelais ne se lisent plus sur les visages. Ainsi naît un ennui secret et rongeur, celui de l'homme qui ne se sent plus en rapport profond avec sa propre vie. Dans son livre "Servitude humaine", Somerset Maugham écrit ceci : "Les jeunes sont malheureux parce que le contact avec la réalité meurtrit sans cesse l'idéal dont on les nourrit". Evidemment. Et c'est bien là, je crois, que réside l'ambition de ceux qui aimeraient aider ces jeunes adultes désorientés, leur communiquer la force de résister aux grands courants dans leur nuisance, de se former une armure solide contre les atteintes de ce phénomène aberrant : la dépersonnalisation; à ne pas accepter d'être de passifs et souffrants instruments de l'impitoyable engrenage, des hommes unidimensionnels au mépris de toute qualité et dignité humaines.

Les contestations actuelles de notre jeunesse, son indiscipline envers les sorbonnards momifiés, ses violences mêmes qui tendent à mettre la Société en procès sont sans doute nécessaires et se justifient. Mais il n'est pas de dresser des barricades, de se coltiner avec les forces policières, de prononcer de vibrantes diatribes et tracer des graffiti vengeurs, ni de renier en bloc un passé, en partie éternellement valable et pouvant servir aux desseins futurs de ce nouveau monde qui aspire à naître. Des suppressions absolues ne sont ni désirables, ni mêmes possibles. La tâche des jeunes est là. C'est à eux qu'il appartient de changer ce qui ne va pas, de cristalliser leurs justes revendications. "Le

monde sera sauvé, s'il doit l'être, par des insoumis", a écrit André Gide. Oui, mais à la condition de sortir du lyrisme révolutionnaire pour entrer dans la mise en œuvre, dans l'élaboration, sans quoi, tout cela devient du pur nihilisme, et l'on reste dans le vide des lendemains improductifs.

Et, pour en revenir au couple il est certain que l'actuel climat coercitif et en tout abusif, est peu propice à l'abandon heureux, à la quiétude et à l'équilibre. Il s'agit de ne pas trop se laisser envahir et entamer moralement.



Il est temps, après cette première partie de mon programme, d'aborder le sujet qui a trait aux pratiques prophylactiques sexuelles et anticonceptionnelles.

En premier lieu, il faut d'abord savoir si l'on veut des enfants, tout de suite, et sans contrôle; ou bien, si l'on désire sacrifier à Vénus plus par goût que pour faire souche; et, enfin, si l'on a l'intention d'avoir des enfants à un moment choisi, et d'en limiter le nombre à son gré.

Dans le premier cas, on n'a qu'à laisser libre cours aux lois de l'espèce. Dans les deux autres propositions, il y a lieu d'aviser, car il n'y a pas de miracle.

La nature, tendre mère aux effets contrastés et qui n'est pas à un méfait près, "la nature féroce aux instincts triomphants" a dit le poète, nous tend maints pièges contre lesquels nous devons sans cesse nous garantir - car elle n'a pas seulement doué de subtil parfum les somptueuses roses ou posé de riches couleurs sur les ailes des papillons -, sournoisement, elle a situé à "la place de la joie", ainsi que s'exprimait la douce Lucie Delarue-Mardrus, le piège de la reproduction. A ce piège naturel, il est donc prudent, si l'on veut parer à de trop nombreuses parturitions, d'opposer des pièges artificiels. Ces pièges artificiels, ce sont bien entendu, les moyens préventifs, et ceux-ci sont fort heureusement variés et nombreux.

Le procédé le plus simple et le plus en usage de tous les temps et encore de nos jours, est le retrait pratiqué par l'homme, surtout dans les campagnes, les bourgs retirés, les lieux-dits, où il n'est pas aisé de se procurer des préservatifs, et où l'on craint surtout les indiscretions et le qu'en dira-t-on. D'ailleurs, à l'origine, le préservatif ou condom avait été créé, non comme objet anticonceptionnel, mais comme mesure de garantie contre les graves atteintes du péril vénérien.

C'est en 1560, bien après l'invasion de la syphilis amenée en 1494 par les marins de Colomb, de Haïti au Portugal, et rapidement propagée à travers l'Europe, que fut conseillé aux hommes le port d'une sorte de manchon en toile. Cette

toile, d'un contact sûrement peu plaisant, fut plus tard avantageusement remplacée par une pellicule mince et cependant assez résistante, appelée baudruche, produit extrait des intestins du bœuf ou du mouton. Puis, par la suite, le caoutchouc plus ou moins épais servit à la fabrication des préservatifs en question, qui devinrent alors, en même temps que des protecteurs contre la contamination de la syphilis et de la blennorrhagie, des préventifs contre les engendremens trop répétés.

Quant aux préservatifs féminins, bien que déjà connus dans les classes cultivées et chez les courtisanes, ils ne firent leur apparition publique que beaucoup plus tard, en 1700 environ. Les femmes, en général, se montrèrent assez réticentes à leur emploi. On connut d'abord tous les procédés les plus empiriques pour en arriver à l'éponge mignonnette munie d'un cordonnet, que l'on trempait dans une solution acide et que l'on introduisait profondément dans la cavité vaginale, les absorbants ou rosettes de fils de soie employées à sec, les poudres spermaticides que l'on projetait à l'aide d'insufflateur, les diaphragmes : pessaires en caoutchouc souple de diverses formes, destinés à coiffer le col de la matrice et dont l'usage devait être suivi de lavages minutieux, les cônes fondants en glycérine ou en beurre de cacao enrobant un spermaticide puissant, les comprimés produisant un gaz effervescent; ce produit était très en faveur dans les pays nordiques de même que certaines "gélatines", le sté-

rilet, sorte de champignon métallique, remis à la mode de nos jours, peu recommandé autrefois pour sa mise en place difficile, et aussi pour ses inconvénients. En effet, bien des femmes ayant les organes internes en état de constante inflammation, ne peuvent supporter cet objet rigide, fixé en permanence dans le col de l'utérus, sans voir leurs malaises s'aggraver.

Mais les femmes ont, à présent, le préservatif idéal : les quelque vingt-huit sortes de pilules, mises à leur disposition sous contrôle médical, et qui ne leur demandent aucun autre soin que de ne pas omettre leur absorption régulière. Administré par voie bucale, ce traitement a pour effet de supprimer systématiquement l'ovulation par un apport très important d'hormones.

Sur ce procédé chimique, mis en service depuis quelques années seulement, il y a eu pas mal de controverses. S'il immunise la femme avec maximum de certitude contre tout risque d'engrossement, il rencontre parfois des cas d'allergie assez sérieux; et si, dans la majorité de son emploi la pilule est assez bien supportée, il arrive que, suivant certaines causes peu prévisibles, même par les meilleurs diagnosticiens, des effets secondaires non négligeables se manifestent, notamment des troubles de la circulation sanguine, une augmentation de poids, des éruptions dermatologiques, des malaises hépato-rénaux, etc. En dehors de ces observations sur le plan essentiellement physique, on a observé que

l'usage de la pilule créait un état de fait assez délicat dans les rapports intimes du couple : la femme, grâce aux qualités du produit ingéré gagne, paraît-il, un rôle sexuel plus actif et, demandant donc plus à l'homme dans ce domaine, il en résulterait parfois, de part et d'autre, frustration et névrose.

Vous le voyez, la pilule contraceptive a ses partisans et ses détracteurs. Mais, sur ce sujet comme sur bien d'autres, moins rassurants, les chimistes n'ont pas dit leur dernier mot. Quand l'expérience aura vieilli, les remèdes aux inconvénients présents seront probablement trouvés. D'ailleurs nous ne sommes encore qu'aux prémices de cette découverte sensationnelle en soi et, déjà, on envisage une pilule qui ne serait absorbée qu'une fois par mois, soit avant, soit après l'ovulation. Des travaux sont également à l'essai pour la préparation d'un vaccin qui, inoculé à la femme, serait mortel aux spermatozoïdes.

Aux Indes, où le trop-plein surpopulatif pose des problèmes angoissants, les laboratoires de recherches expérimentent un procédé qui consiste en une minuscule capsule en silastic qui, implantée sous la peau, laisse filtrer très régulièrement à travers ses parois, la progestine contraceptive qu'elle contient, dans la circulation sanguine de la femme, lui assurant ainsi une protection permanente.

Dans cette énumération des divers moyens préventifs de la grossesse j'ai négligé de signaler le fameux calendrier

de la méthode des Drs Ogino-Knaus, source de tant de déconvenues pour celles qui s'y sont fiées. De même, je n'ai rien mentionné encore de la radicale stérilisation. En ce qui touche à cette dernière opération (vasectomie pour l'homme, ovariectomie pour la femme), les avis sont, aussi, bien partagés, et il me semble qu'il y a lieu de faire à son propos certaines réserves. Eugène Humbert et moi nous en sommes longuement entretenus avec Norbert Bartoizek qui, vers les années 34-35 eut un procès retentissant dans notre pays, après avoir pratiqué un certain nombre de vasectomies, surtout dans la région bordelaise où il séjournait à ce moment. Il convenait, avec nous, que pour les jeunes cette stérilisation n'était pas à conseiller. En effet, les idées changent, les couples, pour une raison ou pour une autre se défont, et ce qui convenait parfaitement à un moment donné pour l'un et l'autre des conjoints, pouvait fort bien ne pas être opportun à un autre moment de la vie et avec d'autres personnes. Les raisons quelquefois graves de conséquences, qui se posent dans ces cas, nous ont toujours fait préférer l'emploi des moyens anticonceptionnels chimiques ou mécaniques à ce procédé par trop définitif.

La stérilisation peut s'admettre, à la rigueur, dans la situation d'un couple solidement uni, ayant eu les enfants désirés et voulant s'assurer désormais une sécurité sans contrainte obsédante.

Eh bien, après avoir déployé l'éventail des premiers thèmes, théoriques et pratiques de cette petite étude réservée aux *Problèmes du couple : l'amour, culture de soi, éducation sexuelle*, il me reste à conclure en abordant le dernier chapitre, celui du surpeuplement; de l'explosion démographique qui préoccupe beaucoup de savants du monde entier mais que les gouvernements ne semblent pas pour autant prendre en considération.

Quand les petits des hommes naissent au hasard, de parents plus ou moins qualifiés pour assumer le plus noble des rôles; quand les enfants ne sont pas le résultat d'une sage sélection, maintenue par un état d'abondance véritable et non chimérique ou promise; par un état d'équilibre bienfaisant et permanent entre les biens nécessaires et les êtres qui doivent en vivre, toute pédagogie efficiente, tous projets d'amélioration sociale se réduisent à peu de chose et aucune bonne organisation future équitable ne saurait être instaurée.

La restriction des naissances est un fait de prévoyance sociale, une mesure de salut public. Il est bien avéré que la vraie grandeur de l'homme ne réside plus dans sa multiplication inconsidérée, mais dans l'accomplissement de son perfectionnement quotidien. Les néo-malthusiens qui ne sont pas des dépeupleurs systématiques - comme nos grands fou-

dres de guerre, par exemple -, mais des peupleurs raisonnables, pensent que la qualité vaut mieux que la quantité; cette quantité qui ne fait pas la richesse d'un pays en pesant sur lui de tout le poids des déchets qu'elle lui apporte, et dont regorgent les maisons dites de redressement, les prisons, les hôpitaux, les asiles psychiatriques et autres lieux d'assistance, qu'entretient la partie saine de la population, qui en est écrasée.

Ils pensent aussi, les néo-malthusiens, que les enfants doivent être conçus, non pour des fins utilitaires et de rapport, mais par des parents sains, vivant dans une quiétude morale et matérielle suffisante. Ils pensent que l'eugénisme, qui est la science de la bonne conception, devrait être enseigné aux adolescents des deux sexes sans hypocrisie réticente, en termes clairs, et suivre en cela les préceptes de doctes anciens comme Montaigne, qui dit dans ses *Essais*, entre autres choses pertinentes : "Qu'a donc fait l'action génitale aux hommes, si nécessaire, si naturelle et si juste, pour n'en oser parler sans vervogne, et pour l'exclure des propos sérieux et réglés ? Nous prononçons hardiment tuer, dérober ou trahir et cela, nous n'oserions qu'entre les dents ?" Les enseignants devraient rappeler ce sage langage à leurs élèves.

Du point de vue mondial, le surnombre des humains est une question si grave que les problèmes qu'il entraîne restent sans solution réelle. "Si la population croît plus vite que

les ressources, on va, inéluctablement, quels que soient les régimes politiques, les croyances religieuses ou l'idéologie en faveur ou en vigueur, vers l'avitement de tous, la pénurie et la pauvreté" (Gaston Bouthoul). On va aussi, dans la plupart des cas, vers de terribles perturbations destructrices, car l'agressivité ne peut qu'augmenter avec le désespoir et le sentiment de frustration qui résultent de la misère croissante, surtout s'il s'y ajoute le désœuvrement des jeunes hommes en surnombre; et le désespoir des habitants des pays surpeuplés, où la faim est permanente, dans la mesure où il peut engendrer des guerres civiles ou des conflits limités entre eux, n'en est pas moins un danger pour la paix mondiale par le jeu des alliances, des satellites et des protégés; les maîtres, chaque jour, risquent d'être entraînés dans les bagarres de leurs valets.

Sans le frein limitatif de la régulation des naissances il ne peut y avoir de paix possible et durable à espérer, cela malgré tous les palliatifs et les tentatives de répartition des denrées et des produits divers utiles à la vie. La surabondance des êtres, alliée à la concurrence, au machinisme de plus en plus perfectionné, à la compétition accrue sans cesse, ramènera toujours la gêne, les privations et les conflits.

Et, nous dit encore Gaston Bouthoul, «Il ne s'agit pas seulement du Tiers-monde, quand il est question de surplus humain. Les Occidentaux, eux aussi, commencent à se sentir coincés dans ce cercle infernal, moins grave peut-être mais

aussi réel. Chacun d'eux a ses régions arriérées et ses jeunes générations qui s'encolèrent, impatientes et inquiètes. Même dans les pays prospères, les ressources qui devraient servir au progrès qualitatif, sont en grande partie dévorées par l'accroissement quantitatif. Le complexe de l'encombrement règne aujourd'hui partout; il développe un mécontentement latent chez les jeunes qui se sentent en trop, qui ne trouvent de place ni au cours, ni à la bibliothèque, ni au laboratoire, ni dans les locaux qui leur sont par essence même destinés." Que l'on se souvienne de la réflexion faite à un reporter d'un quotidien du soir par des étudiants de Nanterre, en mai 68 : "Nous sommes des ratés de la pilule, l'avenir est bouché pour nous". Oui, c'est bien là le cauchemar des jeunes, ce qu'ils redoutent : le chômage et la guerre, et qui est responsable de l'épidémie de suicides de bien de ces jeunes hommes, lamentable signe de nos temps cruels.

Sur notre planète surchargée, les menaces ne cessent de se succéder, les points chauds se multiplient, les conflits de force et d'intérêts s'acharnent entre les nations, et les remèdes louables mais impuissants, recherchés par quelques bons samaritains, se heurtent à un himalaya d'obstacles, dont le surpeuplement est l'un des plus alarmants.

"Les plus grandes guerres et les plus sanglantes que nous ayons connues, observe l'auteur du livre "Le Zoo

Humain", Desmond Morris, n'ont eu d'autre effet, à la longue, que d'inscrire une petite chute disgracieuse sur la courbe sans cesse ascendante de la population totale du globe. Il y a toujours un "regain d'après-guerre" dans le taux de la natalité et les brèches sont rapidement comblées. Le géant humain se régénère comme un ver mutilé et continue sa marche".

Au désarmement matériel, jugé essentiel par les pacifistes pour le maintien de la paix, il semblerait urgent de procéder aussi au désarmement démographique, - ce que Manuel Devaldès, auteur d'un livre remarquable : "Croître et multiplier, c'est la guerre", appelait le pacifisme scientifique, - le seul qui n'ait jamais été tenté, ni même envisagé jusqu'ici. Pourtant, de tous côtés des appels anxieux s'élèvent et attirent les regards sur cette "marée humaine" qui déferle sur notre globe, et demandent qu'en soit ralentie et même stoppée la montée. Or, voilà plus d'un siècle que, dans tous les pays, les disciples de Malthus ont mis l'humanité en garde contre le fléau présent qu'ils pressentaient, ce qui leur a valu, que ce soit en Angleterre, en Amérique, en Espagne et dans notre douce France, plus de persécutions de la part des pouvoirs publics, que de gratitude et de compréhension de la part de la classe qu'ils désiraient éclairer et libérer, n'ayant qu'un but, celui d'instaurer un bon équilibre, une meilleure existence pour tous, réalisant ainsi le programme défini par le maître de Cempuis, Paul Robin :

Bonne naissance, Bonne éducation, Bonne organisation sociale. Mais comme a dit je ne sais plus qui "il est dangereux d'avoir raison trop tôt".

Etait-il donc raisonnable d'encourager à grand renfort publicitaire, des engendremens intensifs et de payer, pour ce faire, les couples souvent les plus inconsciemment prolifiques ? Mais on sait que la logique et la sagesse ne sont pas forcément les qualités maîtresses des tenants du pouvoir de quelque étiquette ils se parent. En dernier ressort quand ils ne peuvent plus régler aucun problème national ou international, ils ont toujours recours à la guerre, laissant aux armes le soin de régler ce qu'ils n'ont pu ou voulu arranger honnêtement, raisonnablement, pacifiquement. Et l'on ne peut que regretter l'acceptation, la soumission des masses à ces plus imbéciles ou criminels diktats.

Nous devons, nous pacifistes intégraux, faire admettre ce point de vue du pacifisme scientifique-biologique et contrebalancer dans l'esprit de tous ceux qui ne sont pas irrémédiablement fermés à la logique, les faux-fuyants et les divagations, les hypothèses et les promesses chimériques des partisans du surnombre et d'une abondance inexistante. Une population volontairement limitée, née dans de bonnes conditions, élevée dans les réalités, à l'aise, non excédée de travail et de soucis saura alors trouver de nobles motifs pour vivre et se reproduire sagement, rationnellement, eugéniquement. Car le désurpeuplement urgent à l'heure présente,

n'est pas incompatible avec un peuplement futur adéquat, à tout moment, pour une étendue donnée sur toute la terre, aux disponibilités en subsistances, au travail utile, aux études et aux agréments de la vie. C'est bien là le résumé des trois points notés plus haut : Bonne naissance : c'est-à-dire création de l'être humain dans les meilleures conditions de santé, de force et de beauté; Bonne éducation : c'est-à-dire éducation intégrale. Culture du coeur, du corps et de l'esprit. Pas de cerveaux sans mains, pas de mains sans cerveaux, pas de science sans conscience; Bonne organisation sociale : c'est-à-dire un milieu social qui assure à chacun, dès sa naissance, le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque au développement progressif de l'humanité.

Jeanne HUMBERT

OUVRAGES de Jeanne HUMBERT

En pleine vie, roman précurseur, illustré.

Editions de Lutèce, Paris. Epuisé.

Le Pourrissoir (A Saint-Lazare). Préface de Victor Margueritte. Photos.

Dessins d'André Douhin. Editions Prima, Paris. Epuisé.

Sous la cagoule (A Fresnes). Illustré de photos et de dessins d'André

Douhin. Préface de Sébastien Faure. Epuisé.

SEBASTIEN FAURE. L'homme, l'apôtre, l'orateur exceptionnel, antireligieux et antimilitariste. Portrait et hors-texte. Préface d'Alexandre Zévaès

Editions du **Libertaire**, quai de Valmy, Paris. (Encore quelques exemplaires).

EUGENE HUMBERT. La vie et l'œuvre d'un néo-malthusien. Historique du Mouvement néo-malthusien français. 335 pages. Nombreuses illustrations : reproductions de journaux, affiches, lettres, etc. Photos. Index alphabétique et Annexes.

Préface de Manuel Devaldès. Editions de **La Grande Réforme**, 14, rue de la Duée, Paris.

*En vente exclusivement au **Réfractaire**. Prix 30 F + port, chèque-postal 14.634-02, May Picqueray, B.P. 44 - Le Pré-St-Gervais 93310.*

BROCHURES

Contre la guerre qui vient. Conférence (1930 à 1939). Editions de la Ligue des Combattants de la Paix, Paris. Epuisée.

Gabriel Giroud. Disciple et continuateur de Paul Robin promoteur du néo-malthusianisme en France. G. Giroud publia, sous divers pseudonymes, dont celui de G. Hardy, de courageux ouvrages : La Question de population, Cempuis, Paul Robin, Moyens d'éviter la grossesse, etc...

Paul Robin. Une grande figure (1837-1912). Editions des Amis de Sébastien Faure, Paris.

Jean Vigo. Depuis l'enfance jusqu'à sa fin prématurée. Ses essais prometteurs d'un cinéma affranchi de toutes concessions au conformisme observé par tous les producteurs officiels modernes. Editions de Contre-Courant, dirigé par Louis Louvet. Paris. Epuisé.

**Pour recevoir cette brochure
s'adresser à May Picqueray
BP 44**

**LE PRE-ST-GERVAIS 93310
Prix : franco de Port**

**Achevé d'imprimer
le 30 Août 1982
sur les Presses de l'Imprimerie 34
11, rue des Amidonniers
31000 TOULOUSE - Tél : 21.27.52**

Editions du REFRACTAIRE
B.P. 44
93310 Le Pré-St-Gervais